

La nymphe divinisée

David Dorais

Numéro 63, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80611ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2016). Compte rendu de [La nymphe divinisée]. *L'Inconvénient*, (63), 46–47.

LA NYMPHETTE DIVINISÉE

David Dorais

Un roman qui manque de ne pas être publié à cause d'une poursuite judiciaire, cela attire l'attention. Sans aucun doute, ce livre contient un trésor sulfureux, des phrases si dangereuses ou si incriminantes qu'on ne peut pas les laisser circuler dans le grand public. En août dernier, tandis que 15 000 exemplaires d'*Eva* étaient déjà imprimés et en cours de distribution, on devait encore statuer, au palais de justice de Paris, sur la légalité de l'ouvrage. Car la mère de la personnalité éponyme considérait que ce roman attentait à sa vie privée en divulguant des détails accablants sur sa sexualité et sa consommation de drogues, entre autres. Elle demandait que ces passages soient retirés du livre. L'avocate représentant l'auteur Simon Liberati et les éditions Stock soutenait pour sa part que la plaignante n'était que peu mentionnée dans l'ensemble des pages, et qu'elle-même n'avait jamais hésité à révéler des parts de sa vie secrète, ni surtout à attenter à la vie privée de sa fille en la faisant poser nue et jouer dans des films pornographiques alors qu'elle était à peine formée, voire impubère.

C'est une histoire peu connue mais digne d'intérêt : durant les années 1970, la photographe Irina Ionesco (aucun lien de parenté avec le dramaturge) a utilisé sa fillette comme modèle pour réaliser des clichés où celle-ci prenait, dans des décors surréalistes ou grand-guignolesques, des postures qui aiguillonnaient le désir de façon troublante, allant parfois jusqu'à laisser l'imagination sur sa faim. Autres temps, autres mœurs : en 1977, l'important magazine *Der Spiegel* publiait en page couverture la photo de la petite fille de douze ans exhibant candidement sa pilosité, et attifée comme

une Nana en jarretelles noires, gantelets en dentelle et collier de perles. Sa physionomie marmoréenne était flanquée du titre, en lettrage rose : « Les Lolitas en vente ».

En fin de compte, la poursuite a été déboutée. L'ouvrage a pu paraître dans son intégralité, et il s'annonce comme l'un des titres phares de l'automne.

Le livre se présente comme un vibrant témoignage amoureux de l'auteur à propos d'Eva Ionesco, celle qui est devenue sa femme depuis peu. Il s'agit donc d'un roman d'amour. Genre risqué, difficile à renouveler. Les Américains, toujours pragmatiques, le résument à la formule lapidaire « *boy meets girl* ». Et en effet, dans *Eva*, on n'est pas loin de ce schéma simplissime. Mais comment faire autrement ? Il la rencontre lors d'un souper d'amis. Ils se plaisent tout de suite. Il sait d'emblée qu'il voudra passer le reste de sa vie avec elle. Et le hasard, trop frivole, n'a rien à voir dans ce rapprochement magnétique : ce sont des retrouvailles orchestrées par le destin. Ils étaient promis l'un à l'autre, au-delà des époques. Car, comme le rappelle Simon Liberati, Eva et lui s'étaient déjà croisés à quelques reprises pendant leur jeunesse, dans des bandes d'amis que tous deux fréquentaient. Mais il n'était pas prêt. Il l'a attendue trente-cinq ans : 300 000 heures, précise-t-il. Un temps interminable, mais nécessaire pour qu'il soit enfin capable de l'accueillir.

L'amour, comme toujours dans ce genre de récit, est absolutisé. Il est présenté sous la forme d'un idéal presque inaccessible, un état incomparable qui demande, pour qu'on y atteigne, une ascèse exemplaire. Il faut se libérer de soi-même. Dans ce cheminement néo-

platonicien, l'éros s'attache d'abord à la beauté charnelle (la nymphette des photos admirées par l'adolescent de cinq ans son aîné), puis à l'art (plongée de Simon Liberati dans la littérature), avant de se transmuier en un amour dédié à une idole parfaite. Eva est décrite comme une divinité, essence éternelle dont les différentes manifestations dans le temps ne sont que des avatars. Enfant réduite à son corps, elle a fini par s'en détacher pour s'élever au rang de pur esprit, de véritable *pneuma* : « Son enveloppe physique n'est qu'une robe de plus posée sur le souffle invisible, le feu abstrait, spirituel, qui l'anime. »

Et bien entendu, pas d'amour sans rédemption. L'auteur ne cache pas l'état de déréliction morale, affective et physique dans lequel il se vautrait avant la rencontre fatidique. Avec une franchise qui frise la rodomontade, Liberati décrit ses dérives dans les rues de Paris, ses longues stations aux terrasses des bistrotts près de la gare du Nord, abruti aux petites heures par l'alcool et la cocaïne. Il passait d'un domicile à l'autre. Incapable d'aimer, il ne s'intéressait qu'au corps de ses amies de passage. Il vivait, âme égarée, dans le monde du transitoire et de la corruption. Mais voilà que surgit Eva, qui le tire hors de l'abîme. Eva, seconde Ève, double féminin de Jésus, nouvel Adam qui a racheté l'humanité après le péché originel.

Heureusement, tout comme des arbres noirs et étouffants peuvent s'écarter pour révéler une clairière invitante, les considérations romantico-mystiques dans *Eva* laissent place, après une centaine de pages, à une partie plus séduisante. Il y est toujours question de la femme adorée, mais le transcendant cède le pas au merveilleux. Ce n'est

plus une déesse qui traverse l'existence de l'auteur, mais une fée. Une fée aux costumes variés, constamment en train de changer de visage, coquette et impérieuse, une Titania juvénile, capricieuse et *punk*. L'écrivain tisse une atmosphère inquiétante, vaguement shakespearienne, où l'enchantement côtoie la frayeur, et le trivial, le sublime. Le lecteur a l'impression d'assister à ce que Nerval, auteur auquel Liberati s'identifie, nomme « l'épanchement du songe dans la vie réelle ». Car l'univers des photos de jeunesse d'Eva devient le monde dans lequel nous entraîne l'auteur. La mise par écrit de la relation de couple, sa traduction en roman, agit comme le tournoiement d'une baguette magique pour transmuter l'histoire d'amour vécue au quotidien en une féerie sans commune mesure avec le réel. Comme dans les photos, une petite fille (ou une femme qui l'est restée) joue à aguicher les spectateurs, pique des colères ou fanfaronne à la manière d'un auguste de cirque, flotte dans les effluves baudelairiens du haschich et du vin, évoque sans cesse un passé macabre et peinturluré où les sorties sous les néons des discothèques à la mode s'accompagnaient d'injections d'héroïne dans des salles de bain sordides. Eva est un personnage habitué à attirer les regards, à s'exhiber en tenue provocante pour éclipser les ténèbres qui l'environnent. Les comparaisons pleuvent sous la plume de l'amant éperdu : Eva est une top-modèle des années 1950, une tanagra envoûtante, une danseuse de Pigalle, une licorne de manège de foire, une poupée du 19^e siècle, une petite courtisane de la Rome antique, une grande actrice du cinéma muet, une héroïne de roman sadien ou de conte de fées allemand, une Alice au pays des dévergondages, une Lady Usher livide et folle... Bref, Eva apparaît comme un être multiple qui, depuis son enfance, a en permanence un pied dans le rêve, et qui arrive ainsi à échapper à la banalité du monde. Tout ce qui compose l'apparente fadeur de leur vie à deux – repas, beuveries, projets de travail, promenades à la campagne ou dans Paris –, elle le transforme en une aventure fabuleuse.

Aux scènes magiques et décadentes qu'il décrit, Liberati mêle de nombreux souvenirs personnels. Des souvenirs de

sa propre jeunesse, à la fin des années 1970, quand il fréquentait les mêmes cercles qu'Eva. Il s'agit d'une jeunesse placée sous le signe du *no future*. En ce temps, on s'assommait d'alcool dans des bars branchés, le Palace à Paris ou le Studio 54 à New York. On avalait, tels des bonbons, des médicaments aux noms qui résonnaient comme de la poésie surréaliste ou des incantations diaboliques. On volait des voitures la nuit, juste pour le plaisir de faire une virée sous influence. On se fichait autant de se laver que d'éviter les maladies vénériennes ou d'occuper un emploi. Ces témoignages peuvent donner, à ceux qui ne l'ont pas connue, ou du moins pas sous cet angle, une idée de l'époque. Les allers-retours fréquents entre histoire récente et histoire ancienne contribuent à annuler le sens de la temporalité et à produire l'effet d'une plongée dans l'inconscient.

D'autant plus que l'auteur superpose aux couches déjà denses de ce récit un autre ordre de réalité, celui de ses œuvres précédentes. En effet, il se rend compte après coup que, par une synchronicité confondante, elles ont toutes été influencées par la présence d'Eva à l'alpha et à l'oméga de sa vie adulte. Dans son premier livre, *Anthologie des apparitions* (2004), il dépeignait déjà, sous les traits de la fictive Marina, le personnage d'adolescente impudique et frondeuse qu'il épouserait dix ans plus tard. Et dans le roman *Jayne Mansfield 1967* (prix Femina 2011), il traitait de célébrité, de femme fatale et de satanisme. De telles coïncidences, si stupéfiantes qu'elles étonneront même les plus naïfs, renforcent l'impression qu'a le lecteur d'explorer l'univers mental baroque et extatique d'un artiste poussé à l'obsession par la fascination qu'exerce sur lui sa muse.

En définitive, le livre de Simon Liberati se veut un éloge aussi bien de la littérature que de la femme vénérée : seule celle-là possède la puissance nécessaire pour rendre hommage à celle-ci. On peut interpréter cette démarche comme un désir d'évincer la mère maudite, voire de la remplacer. Autant elle, « la mère », a jadis réduit sa fille à une image, autant l'époux en décuple maintenant la personnalité et en amplifie



l'aura à travers les mots ; le procès qui a précédé la parution du roman représentait d'ailleurs la lutte entre les deux adversaires pour savoir qui la garderait prisonnière ou qui la libérerait. Liberati est conscient de la transmutation artistique à laquelle il expose son sujet. Il voit dans ce processus une fusion de ses deux passions, une manière de réconcilier les deux idoles qui réclament son dévouement, l'art et l'aimée : « La seule issue que j'ai trouvée à ce dilemme était de prendre l'objet de mon amour, Eva, et d'en faire un livre, *Eva*. » Les deux graphies, en caractères romains et en italiques, alternent au fil des pages pour désigner tantôt la personne réelle, tantôt le personnage mythifié, attestant du dédoublement que produit la mise en fiction. Les références littéraires abondent dans le livre. J'ouvre au hasard : dans les deux pages qui me tombent sous les yeux sont mentionnés la comtesse de Ségur, Alexandre Dumas, Nerval et Proust. Une telle insistance pourrait passer pour le désir forcené d'obtenir de la reconnaissance en en appelant à une famille artistique et en s'inscrivant dans une lignée, voire un canon. J'y vois plutôt le besoin éperdu de convoquer les plus hautes autorités pour conférer toute l'envergure possible à l'objet de son admiration. ■

EVA
Simon Liberati
Stock, 2015, 278 p.